

# L'organisation spatiale et les mutations récentes de la périphérie de Quito : l'exemple de deux villages

Paul-Yves Denis

Volume 20, numéro 51, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021331ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021331ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Denis, P.-Y. (1976). L'organisation spatiale et les mutations récentes de la périphérie de Quito : l'exemple de deux villages. *Cahiers de géographie du Québec*, 20(51), 479–504. <https://doi.org/10.7202/021331ar>

Résumé de l'article

La croissance rapide de Quito au cours des dernières années est à l'origine de nombreuses modifications dans les rapports qu'elle entretenait avec sa périphérie. En système traditionnel, comme c'est le cas en Equateur, le modèle classique de relations se caractérise par une forte domination urbaine. Cependant, l'étude de deux villages proches de Quito attire l'attention sur une double réalité : un isolement relatif et un comportement négatif à l'égard de la ville. Cette constatation, susceptible de s'appliquer à plusieurs villages répartis autour de la capitale, pourrait en outre expliquer dans une certaine mesure la faible diffusion de l'habitat précaire à Quito.

A rencontre des généralisations hâtives trop souvent élaborées à partir de concepts globalisants sur les espaces dominés, cette recherche veut présenter et interpréter le système de relations homme-espace dans une perspective conforme à la démarche géographique ou l'enquête sur le terrain et l'observation ont toujours leur place.

## L'ORGANISATION SPATIALE ET LES MUTATIONS RÉCENTES DE LA PÉRIPHÉRIE DE QUITO : L'EXEMPLE DE DEUX VILLAGES

par

Paul-Yves DENIS

*Département de géographie, université Laval, Québec, G1K 7P4*

Si les rapports villes-campagnes en Amérique latine relèvent exceptionnellement de relations « modernes », l'accélération des processus d'urbanisation dans certains pays privilégiés entraîne néanmoins une objectivation du besoin d'espace et une évidente compétition pour le sol. D'une façon générale, l'élévation du niveau de vie et la technologie des communications mettent à la portée de certaines couches de consommateurs l'appropriation de surfaces nouvelles et font émerger l'espace rural comme l'une des catégories importantes que manient aujourd'hui les planificateurs et les aménagistes.

De son côté, Manuel Castells souligne que « la distinction entre villes et campagnes pose le problème de la différenciation des formes spatiales d'organisation sociale », tandis que « la notion d'urbain opposée à rural appartient à la dichotomie idéologique société traditionnelle/société moderne et se réfère à une certaine hétérogénéité sociale et fonctionnelle . . . »<sup>1</sup>.

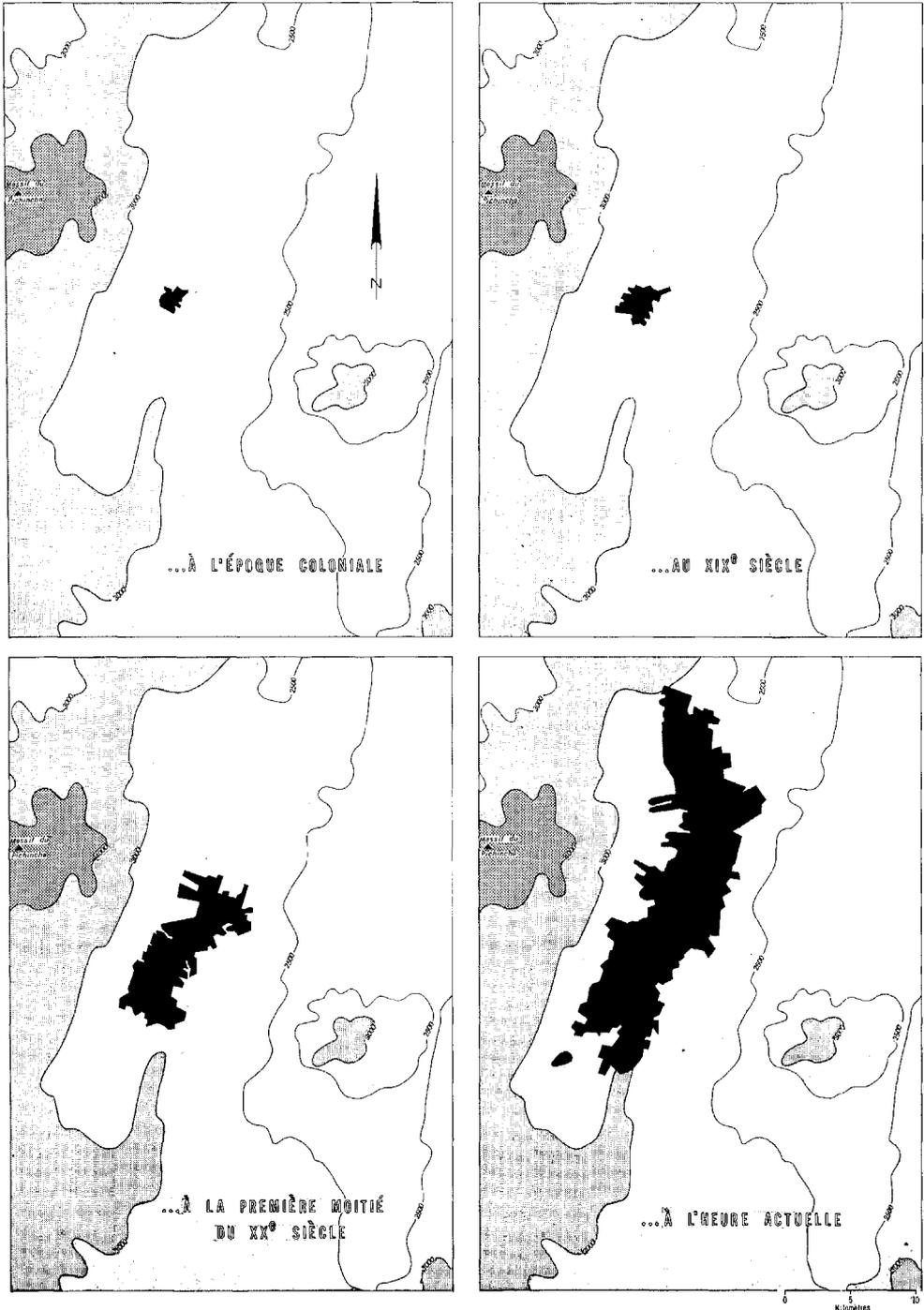
Le modèle classique des relations villes-campagnes en système traditionnel se caractérise par une domination à courte distance et par une exploitation de la campagne par la ville (villes rentières du sol). Ce système, il va sans dire, est spatialement et socialement hiérarchisé bien qu'il assume des contradictions vigoureuses. Notre étude de deux villages de la périphérie de Quito, tout en s'imbriquant dans cette problématique, tend à démontrer que, nonobstant la vigueur des liens qui rattachent ces villages à la Capitale, ils n'excluent pas pour autant un certain isolement, voire même une relative autonomie.

Tout centre suffisamment important et dynamique déclenche des phénomènes de banlieue caractérisés par la dissociation entre lieu de travail et habitat ou, comme c'est le cas ici à San Juan de Calderón et à San Miguel de Collacoto, par des spécialisations d'activité. Il s'agit cependant, ne l'oublions pas, de secteurs d'activités traditionnels, marginalisés, où l'intensité des flux qu'ils déterminent sont faibles : ils ne peuvent donc affecter de façon marquante les relations avec la ville. En somme, si la ville a de moins en moins besoin des campagnes et de

<sup>1</sup> CASTELLS, Manuel (1972) *La question urbaine*. Textes à l'appui, Paris, Maspéro, 451 p.

Figure 1

### CROISSANCE URBAINE DE QUITO...



leurs villages, ceux-ci ont en contre partie, de plus en plus besoin des villes. La relation principale de domination n'est donc plus celle de la subsistance et du produit agricole, mais bien plutôt celle de la consommation, de l'emploi, de l'espace et aussi de la qualité écologique de l'environnement; cette dernière notion, encore mal perçue par les résidents, révèle de façon symptomatique deux situations différentes mais également dramatiques par le poids des contraintes qu'elles leur imposent.

## L'ORGANISATION DE L'ESPACE À LA PÉRIPHÉRIE DE QUITO

Dans la Sierra équatorienne, les conditions tant géographiques qu'historiques (succession de bassins d'altitude, peuplement ancien) expliquent l'organisation de l'espace. Du nord au sud, des centres plus ou moins importants, articulés le plus souvent autour de gros marchés hebdomadaires, se sont développés à la mesure du potentiel de chacune des « hoyas ». Très tôt, pour des raisons à la fois stratégiques et géopolitiques, Quito s'est imposée au sein de cette hiérarchie dont elle a tout de suite pris la tête, grâce à son rôle de capitale. Aux fonctions administratives et financières toujours prédominantes se sont toutefois ajoutées depuis peu des tâches industrielles non négligeables, dans le domaine des textiles et des entreprises alimentaires notamment. On y remarque en outre un secteur de la construction fort dynamique dans un contexte expansionniste exacerbé par les retombées pourtant moins généreuses que prévues des exportations pétrolières.

Ce secteur n'en contribue pas moins à créer une dizaine de milliers d'emplois dont plus de la moitié sont occupés par de simples manoeuvres ruraux récemment arrivés ou semi-ruraux de la périphérie de Quito. C'est cependant suffisant pour amorcer la formation sur place d'un authentique prolétariat mi-urbain mi-suburbain.

La consommation d'espace à des fins urbaines a été extrêmement rapide à Quito aux cours des dernières décennies (figure 1). Le centre traditionnel, même s'il avait débordé quelque peu en direction nord les limites du vieux casque colonial depuis une dizaine d'années, n'est, plus en mesure de retenir bon nombre de fonctions administratives en pleine croissance, encore moins d'accueillir les bureaux-chefs et filiales des nouvelles entreprises exigeantes quant aux surfaces requises, au degré de confort et à l'accessibilité. Voilà pourquoi un nouveau Centre des affaires a jailli spontanément depuis 1969 en plein coeur d'un quartier aristocratique où se concentraient la majorité des ambassades et des consulats, le « Barrio Mariscal Sucre ». Au delà du parc El Ejido, limite nord de la ville au cours de la période 1930-40, ce quartier constituait une annexe de prestige, une première banlieue de Quito, un premier refuge suburbain des élites locales fuyant un centre surpeuplé (200 habitants à l'hectare). Aujourd'hui, ce quartier est farci de constructions en hauteur et, en bordure des deux principaux axes de circulation qui le

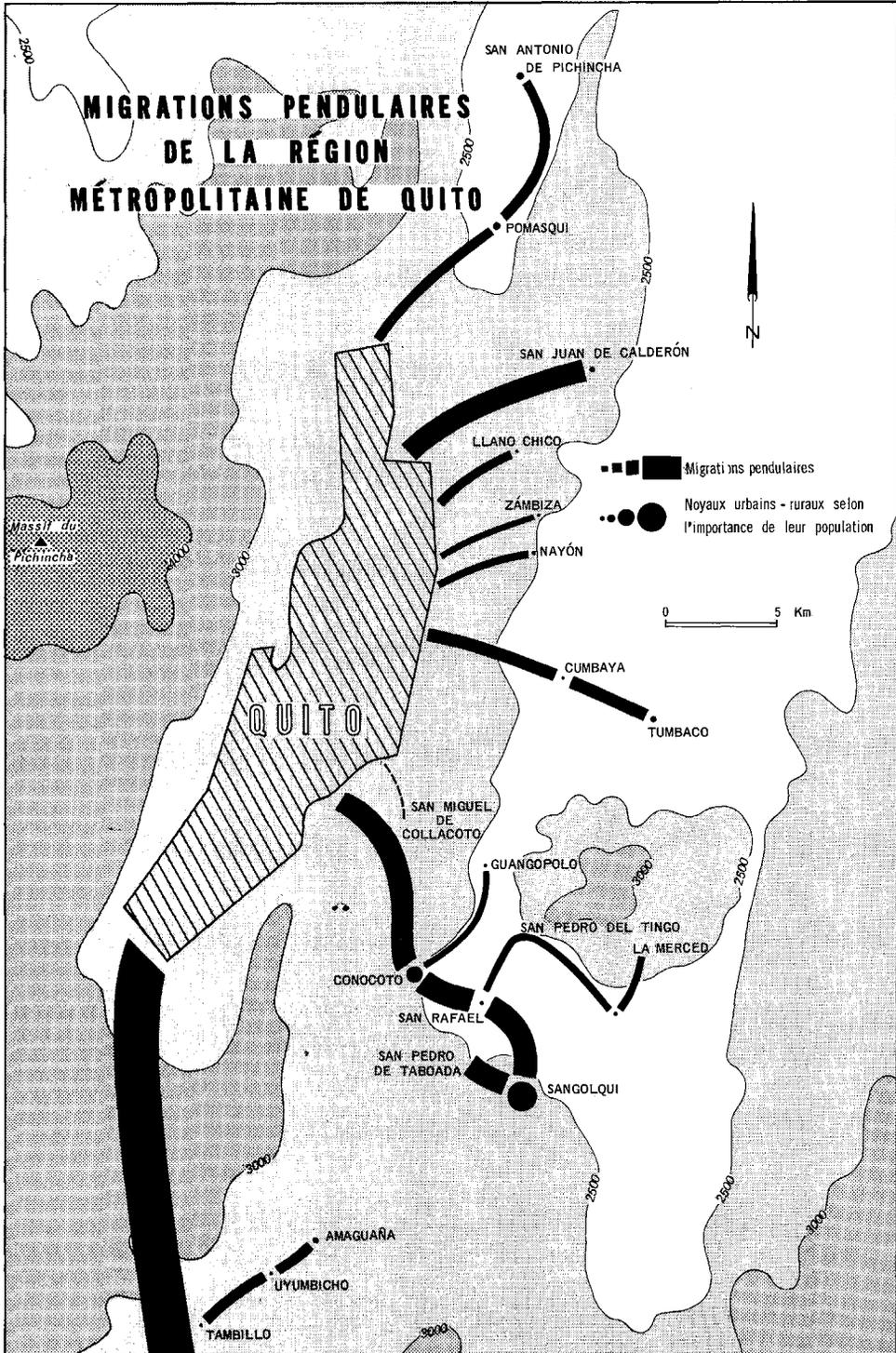


**PHOTO 1** *Vue du Panecillo (neck volcanique résiduel) sur une partie du casque colonial de Quito situé entre la Plaza Santo Domingo (en bas, à droite) et les terrasses ourlées de profondes « quebradas » du versant intérieur (occidental) du volcan Pichincha. Au premier plan, le tissu urbain, serré, s'articule autour des « plazas » et de leurs églises. Au fond, à gauche, le quartier résidentiel « El Tejar » occupe un interfluve. On notera l'absence d'habitat précaire (Tuqurios) dans les vides intercalaires.*

traversent, hôtels, édifices à bureaux et tours résidentielles se succèdent. Les rez-de-chaussées sont tous occupés par des commerces et quelques galeries de boutiques ont été installées dans les édifices plus récents. Les résultats de cette poussée spéculatrice sautent aux yeux. Le reste du quartier se détériore avec célérité. L'anticipation entraîne l'exode de la fonction résidentielle et son remplacement par des fonctions intérimaires de « pensiones », meublés, ateliers, restaurants, commerces, écoles de langue, etc.

Au delà, les espaces intercalaires qui subsistent entre les unités résidentielles sont peu à peu colmatées par de nouvelles constructions unifamiliales et, le long des grands axes, par des immeubles en propriété horizontale. Quelques centres commerciaux à grande surface se sont glissés dans cette trame urbaine d'inspiration nord-américaine qui circonscrit aujourd'hui entièrement l'aéroport international de Quito, dont on estimait la localisation suffisamment éloignée du centre-ville, il y a quelques années. Le même processus se reproduit en direction du sud, mais avec moins d'ampleur, au profit de la classe moyenne intermédiaire des travailleurs spécialisés. Les flux entre Quito et les noyaux mi-urbains mi-ruraux du sud y sont cependant plus denses qu'en direction nord (figure 2).

Figure 2



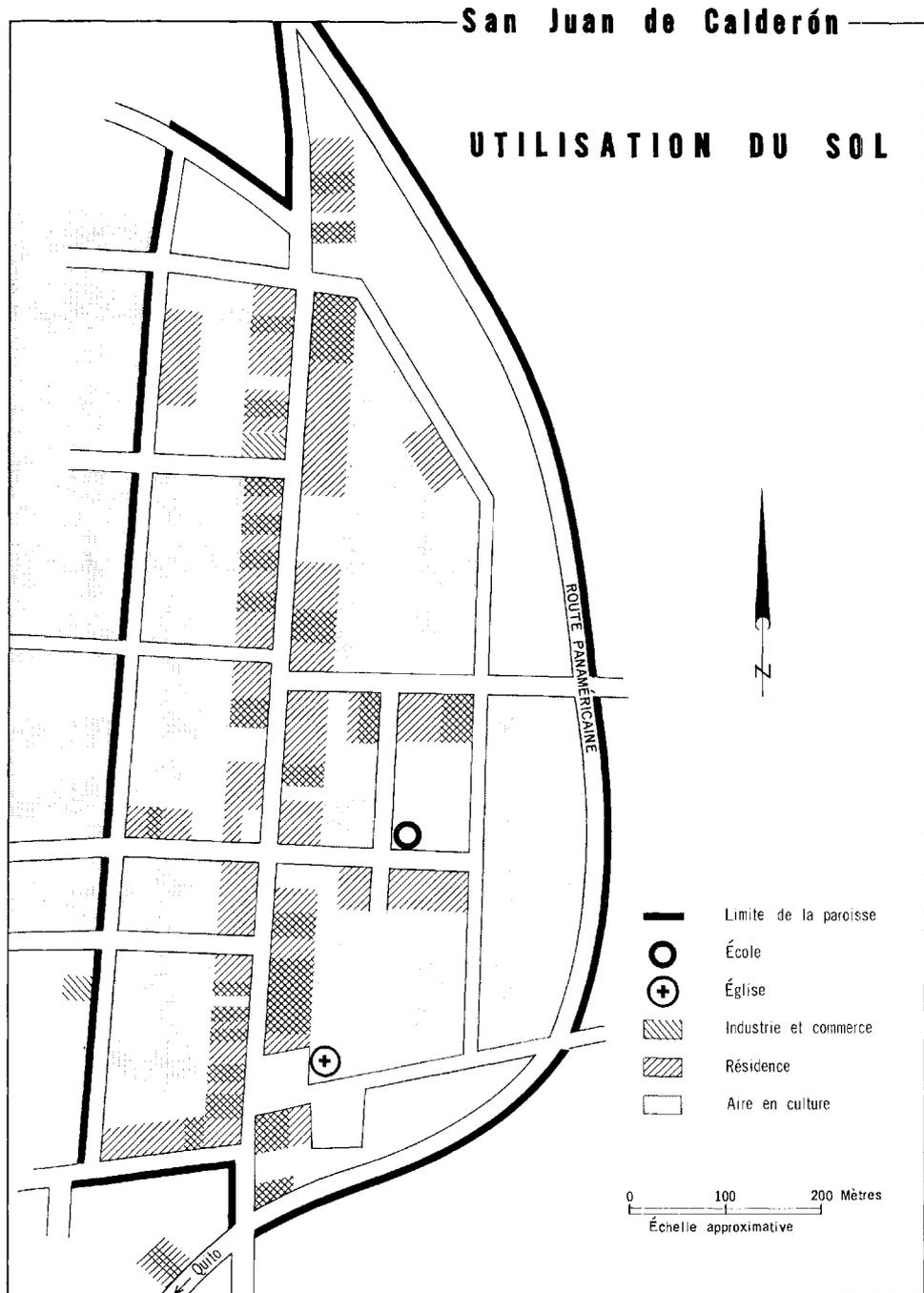


L'aire métropolitaine de Quito, telle que délimitée officiellement, occupera une surface d'environ 100 000 hectares et englobera par conséquent une importante zone suburbaine émaillée de villages où se retrouvent nombreux les résidents qui travaillent à Quito. Pour ce faire, ceux-ci doivent effectuer quotidiennement l'aller-retour en utilisant divers moyens de transport mais au prix de temps contraints souvent excessifs. Pomasqui, San Juan de Calderón, Cumbaya, San Miguel de Collacoto, San Rafael et Tambillo appartiennent à cette catégorie de villages fournisseurs de main-d'oeuvre. Cette proche région inclut en outre des centres de résidences secondaires dont San Pedro del Tingo, Sangolqui, Alaugasi et divers « balnearios » de la vallée de Los Chillos, sise à l'ouest, en contrebas, là où l'altitude plus basse permet de profiter d'une chaleur tropicale rarement dispensée à Quito et de refaire le plein d'oxygène (figure 3).

Il va sans dire que ces courants migratoires en direction de Quito et la croissance végétative de la population urbaine exercent de fortes pressions sur l'habitat urbain et sur les infrastructures d'accueil. Par ailleurs, il importe de signaler la faible densité de l'habitat précaire et sa sporadicité autour de Quito, dans des secteurs susceptibles d'offrir des avantages certains et qu'on aurait eu tôt fait d'occuper à Caracas, à Lima ou à Mexico. Cette situation semble paradoxale si l'on tient compte que Quito se trouve au coeur d'une province surpeuplée pour des terres trop pauvres et ravinées par l'érosion. Rappelons cependant que la capitale est située à 600 kilomètres de son port, Guayaquil, que cette ville a déjà dépassé le million d'habitants, concentre une proportion croissante des activités industrielles du pays et exerce sur les populations de la Sierra un attrait plus considérable que Quito. Il y a lieu de s'interroger, d'autre part, sur le rôle des villages périphériques. Même dépourvus en de nombreux cas des services les plus élémentaires, constitueraient-ils des noyaux de rétention, des foyers de sécurisation qui concilieraient le maintien des rapports traditionnels en milieu rural avec la nécessité d'avoir accès à un travail salarié ? Malgré de sérieux problèmes de transport, les habitants de San Miguel de Collacoto, par exemple, ne manifestent aucunement le désir de quitter leur hameau pour s'établir en ville. Bien au contraire, on a pu déceler chez eux un refus de la ville qui se manifeste par le renforcement de mécanismes de défense et d'isolement. Ceci nous laisse d'autant plus perplexe qu'il n'est pas habituellement répandu. On hésite toutefois à l'interpréter comme un phénomène ponctuel. Avec un rythme de croissance déséquilibré, Quito qui comptait 608 304 habitants en 1974, prévoit en regrouper 707 000 en 1980. La capitale n'est pas en mesure d'absorber sans de sérieuses difficultés une telle augmentation de population compte tenu des perspectives d'emplois face à l'offre éventuelle.

Afin de souligner les conditions de vie dans les villages de la périphérie de Quito et de dégager certaines attitudes qui se sont développées depuis quelque temps à la faveur sans doute de l'éclatement de la capitale et de la mise en place des nouveaux réseaux de relations qu'elle entretient

Figure 4



avec les noyaux et les villages suburbains, nous avons choisi d'évoquer deux cas qui, à notre avis, sont l'expression de la double réalité qui affecte la majorité des petites villes et des villages dans la « hoya quiteña »<sup>2</sup>.

#### SAN JUAN DE CALDERÓN : UN CENTRE RURAL-URBAIN DE LA PÉRIPHÉRIE DE QUITO

Avec ses 1 213 habitants, en 1973, le village de San Juan de Calderón occupe le rebord d'une meseta découpée par de profondes quebradas à 2 600 m d'altitude. Sis à 15 km à peine du nord de Quito à laquelle il se trouve relié par la route panaméricaine, il en reste relativement isolé à cause d'un système de transport déficient. En dépit du fait qu'une portion importante de l'espace inclus dans les limites de la paroisse urbaine soit encore en cultures (figure 4), seulement 2,8% de la population active du village sont des agriculteurs à temps complet. Notons ici que la population totale de la région de Calderón, en y incluant les paroisses rurales, est de 13 000 habitants. Au village, les résidents ont donc abandonné l'agriculture pour d'autres domaines d'activités. Ce sont principalement des indigènes de la région qui viennent y cultiver des parcelles de moins d'un hectare qu'ils ont



**PHOTO 2** Paysage typique de la vallée centrale dont les rebords portent le sceau d'une érosion violente. Ici et là, quelques bouquets d'eucalyptus retiennent tant bien que mal de minces plaques de couche superficielle. Au fond, sur le replat de terrasse accrochée au versant intérieur de la cordillère occidentale, de petits noyaux villageois, dont Calderón, dominent ces formes dégradées.

<sup>2</sup> Bassin d'altitude allongé ayant pour centre Quito.

acquises ou louées. Leur production ne dépasse guère le stade de l'auto-consommation et les faibles excédents sont écoulés sur le marché de Calderón ou à Quito.

Il s'agit donc d'une zone traditionnellement agricole, hypothéquée par des précipitations peu abondantes (400mm/an) et mal réparties, malmenée en outre par des siècles d'utilisation intensive et d'érosion violente. Entre des haies d'agaves et des rideaux d'eucalyptus destinés à contrer l'érosion, on cultive principalement du maïs, des pommes de terre et des haricots. Le minifundisme, l'absence de sources pérennes d'eau pour l'irrigation, d'outillage agricole convenable et le non-usage de fertilisants expliquent la faiblesse des rendements. On tente d'y suppléer par une aviculture rudimentaire et peu productive ainsi que par un élevage domestique du porc dans des conditions très sommaires qui entraînent de sérieux problèmes d'hygiène.

Les reliques d'un réseau de canalisations témoignent de l'ancienneté de l'occupation, sous une forme communautaire à l'époque de la domination des Incas, selon le système de l'« encomienda » après la Conquête; d'où la dégradation manifeste des sols. L'éloignement relatif de Calderón par rapport à Quito à l'époque coloniale a contribué à y développer une fonction de relais à partir de laquelle s'est créé un village du nom de « Karapungo », petite juridiction administrative dépendant simultanément de trois paroisses rurales. Les difficultés inhérentes à cette situation entraînèrent la fondation d'une nouvelle paroisse autonome sous le nom de San Juan de Calderón en 1817. Si la majeure partie de la population villageoise y trouvait son compte, les agriculteurs indigènes désireux de conserver leurs coutumes s'y maintinrent à l'écart et continuèrent de recourir aux services des autres paroisses. Depuis longtemps ils ont pris l'habitude d'écouler leurs faibles excédents dans les marchés de Quito; c'est là également qu'ils effectuent la majeure partie de leurs achats à l'instar des autres habitants du village. L'état de dépendance économique envers Quito est donc relativement ancien et les relations qui se sont développées à la faveur de cette situation ont contribué à modifier considérablement la vie et les coutumes tant des ruraux que des villageois. Même si cette agriculture a cessé d'être rentable, de nombreux résidents du village continuent de s'y adonner à titre d'activité complémentaire, de façon à équilibrer un budget rendu fort instable par l'impact du voisinage de la capitale sur les habitudes de consommation et le coût soumis à une forte inflation des ouvriers et des services.

D'autre part, la proximité de Quito et l'accessibilité immédiate à la route panaméricaine ont entraîné une plus-value telle que l'agriculture n'y est plus rentable. On a cessé de cultiver un certain nombre de parcelles depuis quelques années au profit de nouvelles formes d'utilisation du sol dont l'industrie artisanale et la résidence secondaire. Les friches se multiplient de part et d'autre de l'axe villageois dans le contexte d'anticipation que suscite un marché conditionné par la demande. Il est à noter que les abords immédiats de Quito sont envahis depuis quelques années par des

commerces se disputant une clientèle de touristes motorisés : restaurants, postes de vente de produits d'artisanat, centres récréatifs, chalets. À défaut d'y remédier dans les plus brefs délais, la situation risque de se détériorer rapidement.

Si, par ailleurs, l'on décidait de donner suite aux projets d'irrigation dont l'Institut équatorien des Ressources hydroélectriques a déjà été saisi, il serait possible de récupérer une partie de ses sols et de les réaménager en vue soit d'y pratiquer une agriculture intensive destinée à l'important et proche marché de Quito, soit d'une exploitation des boisés puisqu'on a confirmé récemment la vocation forestière de cette zone. À première vue, la seconde éventualité paraît plus plausible, étant donné l'ampleur des investissements requis pour doter cette région appauvrie d'un réseau d'irrigation d'une part, et d'autre part l'extrême morcellement de l'aire agricole, sa faible productivité, le bas niveau technologique des agriculteurs et surtout la plus-value foncière déterminée par des facteurs externes.<sup>3</sup>

#### *Le noyau villageois de Calderón*

Calderón, c'est le prototype même du village-rue débouchant directement sur la nouvelle route panaméricaine qui le circonscrit. De part et d'autre de la vieille rue pavée qu'emprunte l'ancien tracé, édifices à fonctions résidentielles, administratives, commerciales et industrielles se juxtaposent (figure 5). Le tracé englobe une douzaine de quadrilatères irréguliers. La localisation excentrique de la place principale et de l'église paroissiale juxte le tracé de la panaméricaine, confirmant l'ancienneté de la fonction de transit. Dans la plupart des cas l'utilisation des bâtiments est mixte et l'exclusivité résidentielle demeure l'exception. Au-delà de l'axe principal quelques maisons souvent en fort mauvais état s'alignent le long de véritables ruelles. Le reste de l'espace est occupé par des friches et des terres en cultures.

Les bâtiments sont peu homogènes tant par le style que par les matériaux. Bon nombre de constructions coloniales subsistent encore, même si pour la plupart elles soient en très mauvais état. Ici et là, quelques vastes demeures entourées de jardins, anciennes résidences de riches propriétaires fonciers locaux déménagés à Quito, retiennent l'attention. Louées parfois à différentes personnes, elles servent à plusieurs usages. L'une d'elles regroupe ainsi bureaux, logements et ateliers. On s'explique facilement dans ces conditions la rapidité de la dégradation. Peu nombreux, les édifices modernes n'en sont pas pour autant exclus. Sur les 246 maisons, les propriétaires en occupent 148, les locataires 63 et les "squatters" 35.

<sup>3</sup> Les études préliminaires concluent à l'impossibilité de capter les eaux des rivières avoisinantes. L'unique solution consisterait alors à utiliser les eaux usées de Quito après les avoir soumises à la décantation et à l'épuration ; processus très coûteux, s'il en est, et que ne sauraient justifier les profits générés par la vente des produits agricoles.

Figure 5



Calderón n'a guère profité d'améliorations sensibles des services publics au cours des dernières années. Le réseau de distribution d'eau potable installé en 1930 n'a pas été modifié depuis. D'une distance de 15 kilomètres, l'eau arrive au village par une série de tunnels et de canalisations souterraines et à ciel ouvert. Le volume d'eau disponible s'avère insuffisant pour satisfaire aux besoins locaux la plus grande partie de l'année. Certains îlots résidentiels n'en reçoivent même que durant quelques heures chaque semaine. On n'exerce aucun contrôle sur la qualité. Les maladies infectieuses qui affligent la grande majorité des habitants n'y seraient pas étrangères de même que le taux élevé de mortalité infantile. Deux coopératives de transport (24 unités) assurent des liaisons quotidiennes multiples entre les paroisses rurales et Calderón et entre Calderón et Quito. Étant donné la fréquence des allées et venues, entre Calderón et Quito notamment, le service n'est pas en mesure de répondre à la demande de tous ceux (paysans, manoeuvres, commerçants, petits fonctionnaires, aides domestiques, étudiants) qui en dépendent étroitement. Aussi, nombreux sont les usagers qui doivent recourir à d'autres moyens de transport (camions, auto-stop) s'ils ne veulent pas en être réduits à effectuer le trajet à pied ou à passer tout simplement la nuit sur place. Après 18h il n'y a plus de départ de Quito.

Près de 50% de la population de Calderón a moins de 16 ans. À peine 10% ont plus de 50 ans. À 6%, le taux d'analphabétisme y est relativement bas, si on le compare à celui de la province de Pichincha (14%) ou de l'Équateur en général (21%). Si le niveau d'enseignement primaire semble fonctionner normalement à Calderón, chef-lieu d'une région qui compte 13 000 habitants, le niveau secondaire y est inexistant. Au-delà du niveau primaire, c'est à Quito qu'on doit aller poursuivre ses études et souvent effectuer l'aller-retour quotidien. La plupart des familles impliquées ne sont pas en mesure d'absorber cette charge financière supplémentaire. Le fait que 26% seulement de la population de Calderón ait complété le niveau secondaire n'est sans doute pas étranger à cette situation.

C'est toutefois dans le domaine de l'hygiène et de la santé que la situation est la plus sérieuse. Les habitants de Calderón fréquentent peu le centre médical du village qui s'occupe surtout des ressortissants des paroisses rurales. Ceux de Calderón recourent de préférence aux cliniques médicales externes de Quito. C'est là aussi qu'ils se procurent leurs médicaments. Aucune pharmacie, aucune clinique médicale n'a pu survivre à Calderón. D'autre part, à cause de la pollution de l'eau, toute médecine préventive devient aléatoire. C'est pourquoi les infections intestinales sont aussi fréquentes et les gastroentérites font tant de victimes. Somme toute, un bilan assez négatif qui souligne la persistance de traits ruraux malgré l'intégration progressive du village à l'espace urbain « quiteño ».

*Les activités locales*

À Calderón, 473 (39%) des 1 213 habitants occupent un emploi. De ce nombre, 0,8% sont des agriculteurs, 44,4% travaillent dans les secteurs de transformation et 54,8% exercent des fonctions tertiaires (tableau 1).

**Tableau 1**  
*Répartition des activités à Calderón*

<i>Activités</i>	<i>Nombre de personnes actives</i>	<i>% de la population active</i>
Menuiserie et ébénisterie	81	17,0
Aide domestique	57	12,0
Artisanat	49	10,3
Transport	49	10,3
Commerce	43	9,0
Maçonnerie	18	17,0
Agriculture	4	0,8
Autres	111	23,7

La grande majorité des aides domestiques, de maçons, des jardiniers et des manoeuvres (autres activités), soit environ 55% de ceux qui détiennent un emploi, doivent se déplacer quotidiennement à Quito pour exercer leurs activités.

Au cours des dernières années, la production artisanale a connu à Calderón un essor remarquable et y a suscité un nombre important d'emplois permanents. Une partie de la main-d'oeuvre locale disponible a ainsi cessé d'effectuer l'aller-retour quotidien à Quito. On dénombre aujourd'hui une vingtaine d'ateliers de fabrication de meubles et d'ébénisterie à Calderón (figure 5). Ce sont surtout de petites entreprises à caractère familial, car le nombre d'employés y varie généralement de 3 à 6. Cette activité a été introduite à Calderón il y a 20 ans, par un ancien ouvrier des ateliers de San Antonio de Ibarra, le plus important centre de sculpture sur bois de tout l'Équateur. Ce type d'industrie qui s'appuie davantage sur l'habileté des artisans que sur la complexité de l'outillage a diversifié sensiblement l'éventail de sa production au cours des dernières années. On reproduit tous les modèles, on copie tous les styles, de l'incasique au Louis XIII. La demande atteint actuellement un niveau tel que les détaillants de Quito et de Guyaquil achètent directement des producteurs. Le court-circuitage des intermédiaires assure à ces derniers une marge de profit plus substantielle que ne reflète malheureusement pas une échelle des salaires horaires à peine au-dessus du salaire minimal.

Plus récemment encore, une nouvelle forme d'artisanat a vu le jour à Calderón même et a tout de suite connu une vogue extraordinaire. À

partir de la mie de pain pressée et séchée, on confectionne des articles décoratifs (figures anthropomorphes et zoomorphes, motifs floraux, cadres, bracelets, bagues, etc.) qu'on peint de couleurs vives rehaussées d'un vernis brillant. Une cinquantaine d'emplois ont ainsi surgi spontanément au profit de la main-d'oeuvre féminine locale. Les salaires versés, également très bas, n'en représentent pas moins un important appoint dans un contexte économique local aussi largement tributaire de Quito.

Cet état de dépendance, rappelons-le, est caractéristique de la grande majorité des villages et des petites villes de l'Équateur. Malgré tout, en dépit des liens économiques étroits qui l'asservissent à la capitale et de la faible distance qui l'en sépare, Calderón subsiste en marge d'une authentique vie urbaine. Les contraintes qu'il doit subir dans le cadre de ce système de rapports dominant-dominé devraient s'accroître sans pour autant lui procurer d'avantages tangibles alors que l'expansion de Quito se poursuivra inéluctablement au cours des prochaines années.

#### SAN MIGUEL DE COLLACOTO : UN HAMEAU « ISOLÉ » AUX PORTES DE QUITO

À quelques kilomètres à peine à l'ouest du centre de Quito, San Miguel de Collacoto occupe le versant sud de l'éperon de Yurapugro (figure 6). Entre ce hameau et la capitale, deux obstacles s'interposent, la loma de Puengasi et la quebrada du rio Machangara. Selon la version qu'en donnent ses habitants, il semble qu'on puisse en retracer l'origine à partir d'un ancien « Huasipungo »<sup>4</sup> dépendant d'une hacienda construite il y a trois siècles par la Congrégation des « Mercedarios ». Plus tard, un propriétaire aurait décidé de distribuer aux paysans locaux de petits lopins de terre afin que chacun puisse assurer sa subsistance. Ce petit groupe de population, demeuré d'abord essentiellement agricole, a commencé progressivement à s'affranchir de la tutelle de l'hacienda en même temps qu'il s'orientait vers d'autres secteurs d'activité, celles de maçon et de journaliers notamment<sup>5</sup>.

Un détail significatif confirme cette mutation de secteurs d'activité : aucun des habitants du village ne travaille aujourd'hui à l'hacienda Maria Bonita. Aussi les propriétaires de celle-ci font-ils appel depuis quelques années à une main-d'oeuvre d'origine colombienne.

<sup>4</sup> Une forme d'exploitation de la terre encore en usage dans les secteurs les plus archaïques du pays en vertu de laquelle le propriétaire fournit à l'indigène une parcelle de terre en échange de sa force de travail.

<sup>5</sup> Dans « *Demografía y estadísticas sobre el indio ecuatoriano* » (la seule publication qui se réfère au village de San Miguel de Collacoto) Cisneros y Cisneros écrit ce qui suit : « Integrados en su mayor parte por elementos de cultura aborigen, bilingüistas, propietarios de lotes muy reducidos en su extensión y donde levantaron sus casas de tipo mixto generalmente prestan servicios de jornaleros ». Quito (1940) p. 195.

« Intégrés pour la plupart par des éléments de culture aborigène bilingues, les propriétaires des lots très réduits dans leur extension sur lesquels ils ont bâti leurs maisons de type mixte trouvent généralement à s'employer comme journalier ». (Traduction de l'auteur)

Figure 6

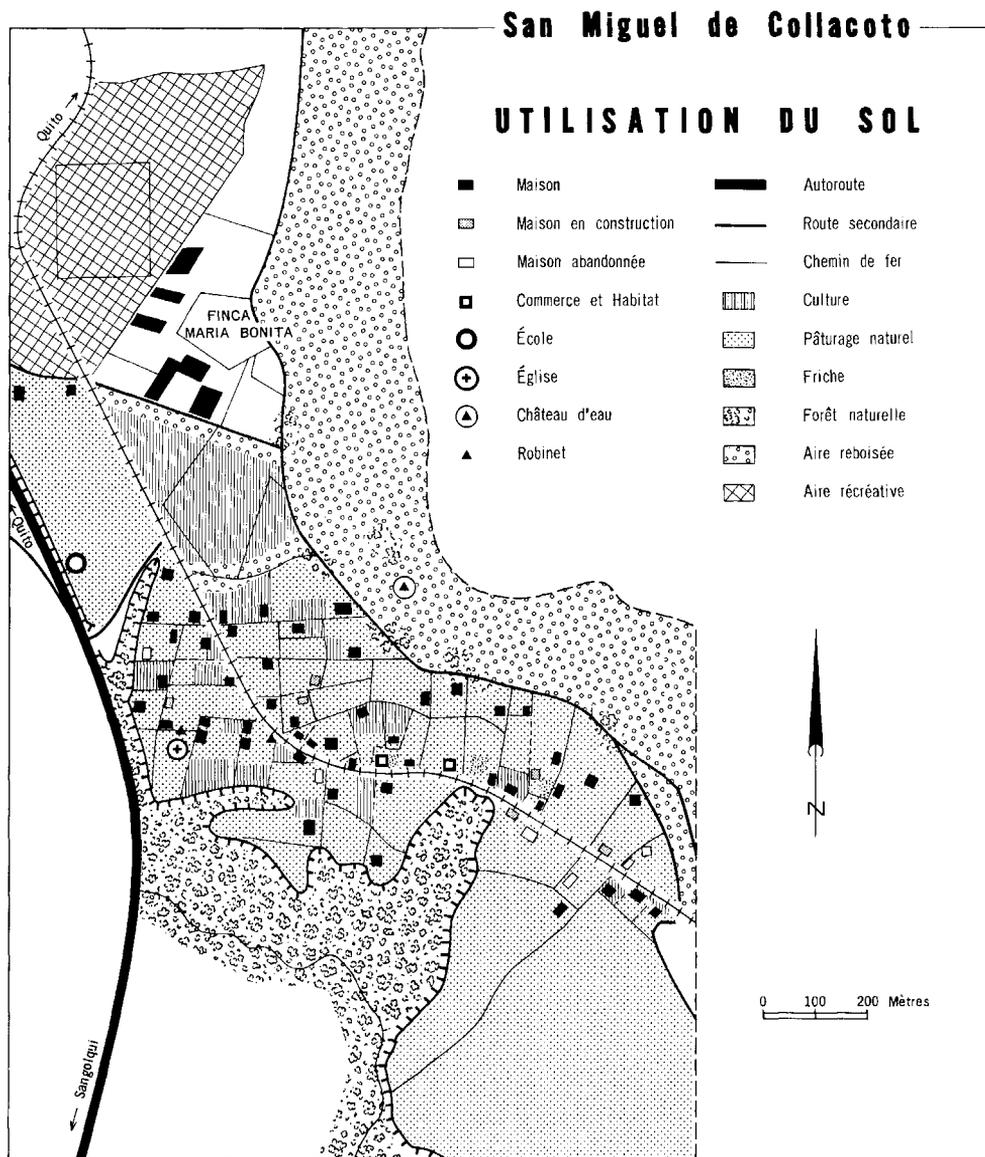
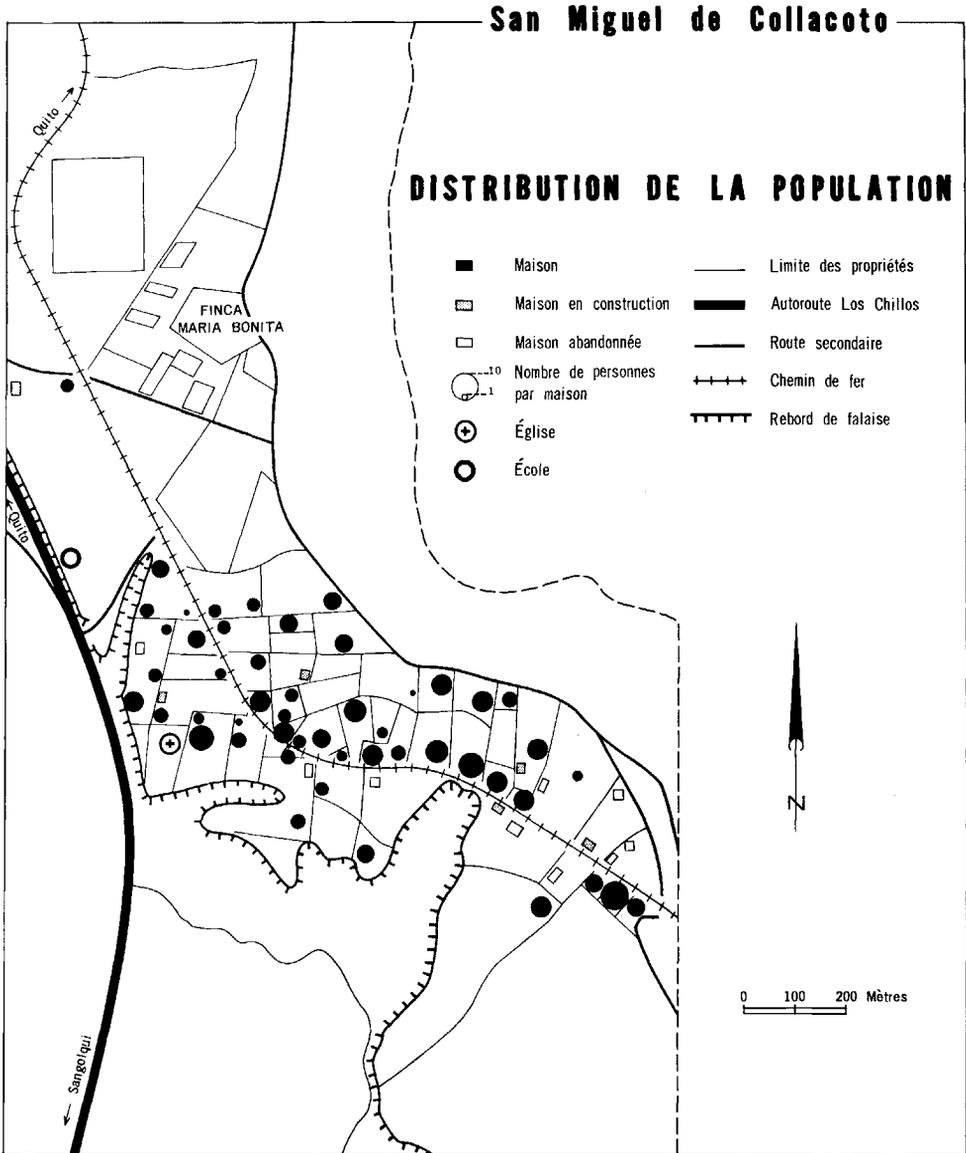


Figure 7





**PHOTO 3** *San Miguel de Collacoto, un village isolé au milieu de bouquets d'eucalyptus, occupe un rebord de terrasse à moins de 10 km de Quito. On notera la qualité des maisons de construction récente. Le revenu per capita n'y est pour rien puisqu'il se situe tout près de la moyenne nationale. Cette situation insolite s'explique par le fait que la main-d'œuvre masculine locale occupe presque exclusivement les emplois de maçons ou d'apprentis-maçons sur les chantiers de Quito.*

L'habitat est relativement concentré à San Miguel et le travail de la terre n'y est plus guère qu'une activité d'appoint qui échoit aux femmes (figure 7). Le rebord de cette terrasse est en outre festonné de profondes échancrures où l'on peut observer des affaissements récents. D'autres effondrements risquent de se produire à n'importe quel moment et menacent même le tracé de la voie ferrée. Au sud de cet axe, les couloirs d'érosion mettent ainsi en péril de nombreuses propriétés. Pauvres en humus, ces sols sont peu fertiles. Le Bureau national des évaluations et du cadastre recommande même fortement leur réaffectation aux pâturages et aux boisés. La plus grande partie de la population active est soumise au rythme de la migration quotidienne alternante résidence-travail pour assurer la subsistance et se procurer la presque totalité des produits qu'elle consomme. Les améliorations apportées aux maisons et le nombre de nouvelles constructions en dur (brique et béton) témoignent certes de la pénétration d'influences urbanisantes mais aussi, comme nous le verrons plus loin, de la prédominance exceptionnelle du métier de maçon. Malgré tout, à l'issue d'un premier contact avec San Miguel on a l'impression que ce village est resté figé dans le temps. Replié sur lui-même, il vit dans un isolement presque complet en dépit de la faible distance qui le sépare de Quito. Un chemin de fer le traverse, mais aucun train ne s'y arrête. Une ligne de transmission le croise et pourtant il n'y a pas d'électricité dans les maisons.

Une nouvelle autoroute a été implantée en contrebas sans pour autant le désenclaver (figure 6). Pour se rendre à leur travail hommes et femmes traversent cette autoroute comme s'il s'agissait d'une « quebrada », franchissent la « loma » voisine et atteignent après 75 minutes de marche le circuit d'autobus intraurbain de Quito. Ainsi, San Miguel de Collacoto s'accommode de la marginalité d'un site et d'une situation géographiques malgré un état de dépendance presque absolue de sa population envers la capitale. Environ 70% de sa population active y travaille et y effectue la quasi totalité de ses achats. Tous les services dont on dispose émanent en outre de Quito. Il n'existe donc guère de rapports qu'avec Quito si l'on exclut quelques emplois à Conocoto et à Cumbaya dans la vallée de Los Chillos.

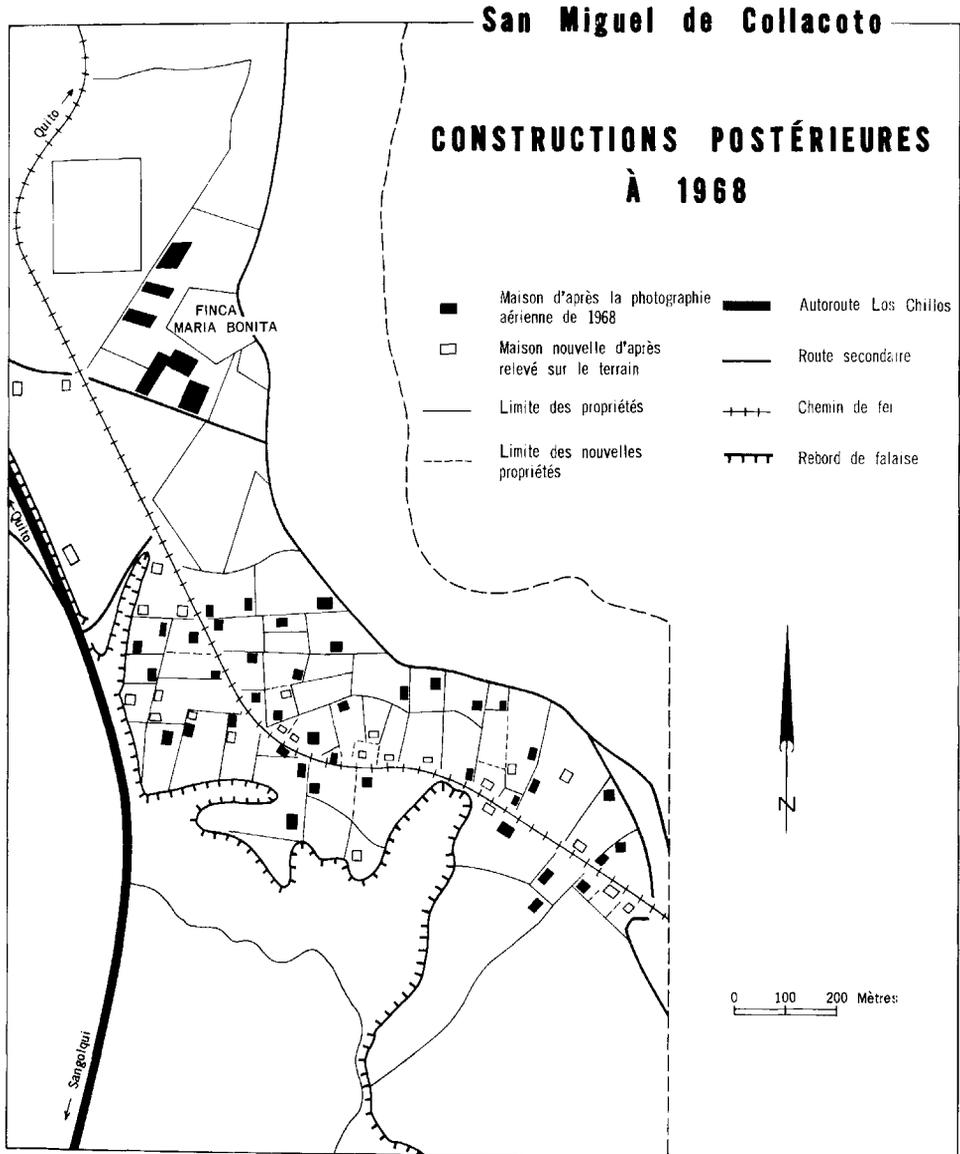
#### *La population de San Miguel de Collacoto*

La population de 270 habitants est assez bien répartie dans les limites du village, (figure 7). La plupart des maisons jalonnent la voie ferrée qui tient lieu de boulevard et l'implantation des plus récentes le long de cet axe confirme cette tendance. La surface qu'occupe le village est restreinte: 4,5 hectares subdivisés en 65 parcelles d'une superficie moyenne de 660m<sup>2</sup>. La plupart des familles possèdent moins de 500m<sup>2</sup> et 50% n'ont même pas 200m<sup>2</sup>. On observera que les parcelles les plus vastes sont en même temps les plus menacées par l'érosion régressive (figure 7). Les autres n'offrant qu'une surface médiocre, on comprendra facilement l'abandon graduel des activités agricoles. Aujourd'hui, les surfaces cultivées ne représentent plus que 1,2% du total. Outre les conditions physiques adverses, le fractionnement des terres par partage a fortement contribué à réduire l'extension des parcelles et à éliminer l'agriculture.

Depuis 1968, 26 constructions nouvelles ont été ajoutées aux 41 maisons existantes (figure 8). Toutefois, de 1948 à 1975, la population n'a augmenté que de 70 personnes, passant de 200 à 270. À cela il y a deux raisons. D'abord, la matière première utilisée traditionnellement, l'« adobe », se détériore rapidement et oblige les familles à reconstruire plus fréquemment. Il y a ensuite le fait que les maçons comptent pour plus de 50% de la population active et sont donc en mesure de construire leurs propres maisons, d'où le nombre élevé, toutes proportions gardées, de nouvelles maisons et de mises en chantier. Enfin, il arrive fréquemment que les pères de famille cèdent à leur fils en âge de se marier une partie de leur terrain pour y construire leur maison.

Par ailleurs cette augmentation de 70 personnes seulement sur une période de 27 ans met en évidence le nombre élevé de départs. Avec plus de 50% de la population en bas de 15 ans, la pyramide des âges accuse un profil tronqué dès qu'on accède aux paliers supérieurs (figure 9). Compte tenu de l'espace vital disponible, du rôle presque nul de l'agriculture, de l'isolement érigé en système d'autodéfense et de la proximité d'une métropole, il ne peut guère en être autrement.

Figure 8





**PHOTO 4** Une voie ferrée et une ligne à haute tension traversent San Miguel, mais aucun train ne s'y arrête et il n'y a pas d'électricité. L'emprise de la voie ferrée sert plutôt de promenade aux résidents. Presque toutes les constructions sont « en dur », mais on continue d'utiliser la brique crue (adobe) pour les annexes.

lourdement grevé par les coûts de transports depuis la banlieue de Quito jusqu'aux lieux de travail. Dans ce cas, la qualité des constructions érigées

La jeunesse de cette population impose un lourd fardeau aux gagnepain de cette communauté qui ne représentent que 23% de la population totale. De ce nombre, moins du quart sont des femmes dont la plupart occupent des emplois de services. Les hommes, au contraire, se retrouvent presque tous (88%) dans le secteur secondaire; les 12% qui restent se répartissent entre le primaire et le tertiaire (figure 9). Le métier de maçon, avons-nous observé plus haut, est de beaucoup le plus populaire, puisqu'il regroupe 70% des travailleurs du niveau secondaire (figure 10). Les autres, soit 30%, qu'on a inscrit comme journaliers, sont pour la majorité des apprentis maçons. Il y a là un cas assez particulier de polarisation de la population masculine d'un village autour d'un métier unique. On ne saurait affirmer qu'il s'agisse là d'une situation exceptionnelle. Cependant, on peut en tirer des éléments d'explication en rapport avec la forte cohésion du groupe et le désir collectif qu'il manifeste de rester à l'écart.

Les revenus par tête sont peu élevés. Pour l'ensemble des salariés locaux le revenu mensuel moyen s'établit à 1 243 sucres, soit à peu de chose près l'équivalent du salaire minimum vital pour l'ensemble du pays, c'est-à-dire 1 250 sucres (figure 10).<sup>6</sup> Le revenu moyen est cependant

<sup>6</sup> Le taux d'échange en vigueur en 1975 était de 25 sucres au dollar; le salaire minimum s'établissait donc à U.S. \$50.00.

Figure 9

# RÉPARTITION DE LA POPULATION DE SAN MIGUEL DE COLLACOTO ( PAR GROUPES D'ÂGES ET PAR SECTEURS D'ACTIVITÉS )

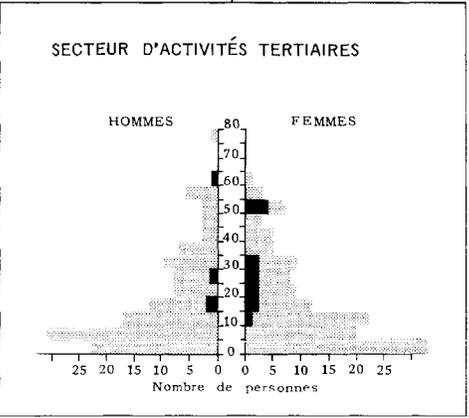
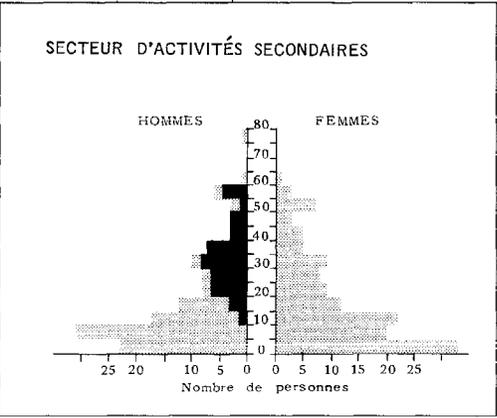
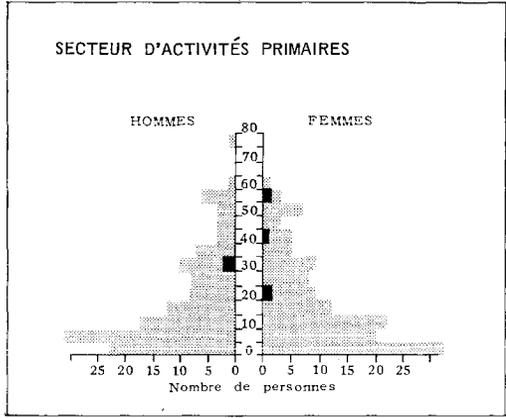
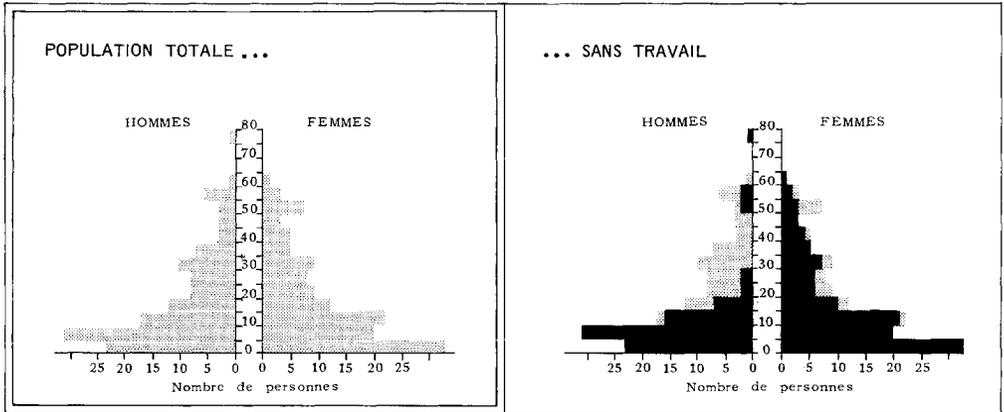
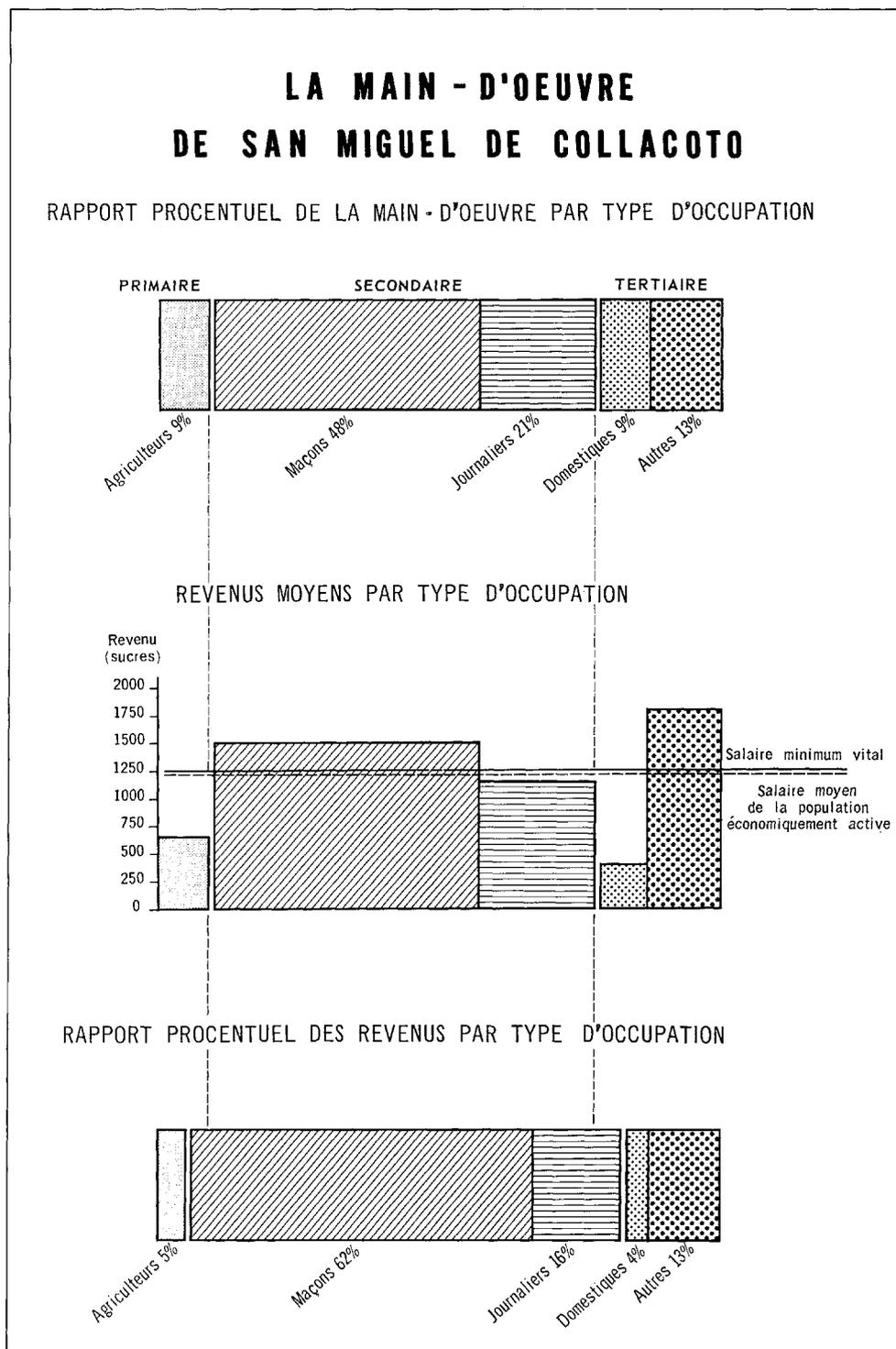


Figure 10



depuis 1968 donne une fausse impression d'aisance relative. On ne doit pas oublier le nombre exceptionnel de maçon au sein de cette collectivité dont le niveau de vie ne peut dans l'ensemble qu'être analogue à celui de n'importe quelle population marginale de la périphérie de la capitale.

D'autres indices confirment l'homogénéité de la population de San Miguel. D'abord, 94% y sont nés et 9 parmi les 15 qui sont nés ailleurs y demeurent depuis plus de 15 ans. Ensuite, on ne dénombre que trois troncs familiaux auxquels appartiennent presque tous les habitants même si on parvient difficilement à identifier les degrés de parenté.

Le taux d'analphabétisme atteint ici 15%. Le niveau primaire a été complété par 44,5% et 7,0% seulement ont complété le niveau secondaire. Il n'y a guère de différences de niveaux d'instruction entre les sexes jusqu'à 29 ans. Au-delà l'écart s'accroît en faveur des hommes. Ici, comme à Calderón, il n'existe pas de niveau secondaire d'enseignement. Aussi, c'est plutôt comme apprentis que comme étudiants que les jeunes font chaque jour l'aller-retour à Quito. Dans ce domaine, l'isolement est certes davantage ressenti.

Il s'agit de toute évidence d'un milieu fermé, endogame, qui a pu maintenir un niveau élevé de cohésion jusqu'à maintenant en s'appuyant sur des facteurs socio-économiques exceptionnellement stables et sur des facteurs de site et de situation qui ont favorisé son isolement tout en renforçant un besoin de sécurité à la fois profondément ressenti et largement partagé. Si les habitants du village exercent encore sporadiquement quelque activité rurale d'appoint, la majorité des actifs est constituée d'ouvriers intégrés au milieu de travail de Quito où la construction est en plein essor; ce qui n'exclut pas pour autant des périodes de chômage cycliques. Le fait que la plupart d'entre eux y exercent le même métier leur permet sans doute de concilier plus facilement l'apparente contradiction entre leur incorporation à un milieu de travail urbain dynamique et leur retranchement dans une enclave mi-rurale à si faible distance de la capitale. Cette situation pourra-t-elle être maintenue bien longtemps encore? Il est permis d'en douter à cause de l'ouverture toute récente de l'autoroute Quito-Los Chillos qui jalonne le site de San Miguel et qui devrait d'ici peu entraîner une poussée urbaine de Quito de ce côté. Jusqu'à maintenant, avons-nous noté plus haut, l'extension de Quito s'est poursuivie de façon exclusivement axiale dans le sens N-S.

Il sera de plus en plus difficile pour San Miguel de conserver le statut qu'il a su préserver jusqu'à ce jour. Face au déferlement anticipé de groupes urbains en quête de nouveaux espaces, l'étanchéité de cet isolat risque d'être mis à rude épreuve.

Pour résumer la situation, revoyons les principaux éléments: un site et une situation défavorables; l'absence à peu près totale d'infrastructures; l'exode des classes d'âge qui arrivent sur le marché du travail; des déplacements pendulaires quotidiens contraignants qui affectent la plus

grande partie de la population active; une situation illégale d'occupation foncière et de subdivision en parcelles; une structure familiale endogame réduite à trois troncs qui continue de s'opposer farouchement à toute modification des rapports au sein de la collectivité locale; l'absence de pratiques d'hygiène et de médecine préventive; une sous-alimentation à l'état chronique; un bas niveau de scolarité, un faible revenu familial et un niveau de vie équivalent; ce sont là les indicateurs fournis par une situation d'isolement et de dépendance qui caractérisent San Miguel de Collacoto, village-dortoir à proximité de Quito, promis d'ici peu à devenir l'une de ses multiples banlieues, quitte à conserver quelques temps encore quelques uns des traits qui caractérisent ses habitants.

## CONCLUSION

Tout en continuant de s'intégrer au schéma classique des rapports villes-campagnes en milieu traditionnel, tel que nous l'avons esquissé au début du présent article, ces deux villages de la périphérie de Quito n'en offrent pas moins un certain nombre d'anomalies qui leur confèrent une indiscutable originalité. S'agirait-il pour autant de cas d'espèces? Nous ne le croyons pas. Les situations particulières que nous avons observées et décrites à San Juan de Calderón et à San Miguel de Collacoto ne peuvent que surgir à nouveau sous des formes différentes et avec des implications tout aussi originales à l'analyse fouillée d'autres villages de la périphérie.

Dans un pays comme l'Équateur, le poids d'une paysannerie en transition se fait sentir davantage que dans le Brésil méridional, dans le nord du Mexique ou encore en Argentine. Les échanges de biens, d'informations, de monnaie, de main-d'œuvre qu'elle entretient avec la ville sont beaucoup plus inégaux que pour les zones rurales des pays industriels, notamment en ce qui concerne les niveaux de vie, d'équipements et d'informations.

Cependant, l'analyse des réseaux d'interrelations au sein d'un espace en voie d'urbanisation rapide ne nous donne pas toute la complexité des activités urbaines. Elle suppose a priori que la population urbaine est homogène et ne considère bien souvent que la fraction de cette population qui se trouve directement reliée au commerce international, à l'administration, à la production et à la consommation modernes. Or une caractéristique des villes latino-américaines est qu'il s'y forme un secteur de sous-emploi et de basse consommation, sensiblement analogue à la portion de la population rurale elle aussi sous-développée et faible consommatrice. Même si, à Quito, l'importance de ce secteur urbain ne se manifeste guère par la prolifération de l'habitat précaire ou spontané dit « tugurios », parce que les immigrés trouvent encore refuge dans les quartiers vétustes du « casque colonial » abandonné par l'administration, les affaires et le commerce au profit d'un nouveau centre, ces populations n'entrent guère en compte dans la hiérarchie du réseau urbain. Il en va de même pour des populations logées dans d'anciennes zones rurales à proximité de la ville, comme nous avons tenté de le démontrer. Toutes ces considérations devraient nous

inciter à nous méfier du caractère global de certaines notions et à nous souvenir que l'exception demeure l'essence même de la géographie en ce qu'elle oblige à fournir une explication.

## BIBLIOGRAPHIE

- ACOSTA, Solís M., (1965) *Recursos Nacionales del Ecuador y su conservación*. Mexico, 3 volumes.
- CASTELLS, Manuel (1972) *La question urbaine*. Textes à l'appui, Paris, Maspéro. Instituto Geografico Militar, no. 8, 451 pages
- BOMFAZ, Emilio (1972) La población rural marginada de la Sierra, dans *Revista Geografica*, Quito, CISNEROS Y CISNEROS C. (1948) *Demografía y estadísticas sobre el indio ecuatoriano*. Quito, Talleres Graficos Nacionales.
- DUBLY, Alain (1970) *20 poblaciones rurales de Pichincha*. Quito, Municipalidad de Quito, Dirección de Planificación y Facultad de Arquitectura.
- KAYER, Bernard, *Rapports villes-campagnes et urbanisation*. Remica 02. Document de travail, C.N.R.S. Ronéotypé.
- PAZ Y MINO L. (1960) *Apuntes para una geografía urbana de Quito*. Mexico, Instituto Panamericano de Geografía e Historia.
- Plan Director, Quito y su area metropolitana*, Volumen no. 1, 1973-1993, Quito, 1973.

## RÉSUMÉ

**DENIS, Paul-Yves : L'organisation spatiale et les mutations récentes de la périphérie de Quito : l'exemple de deux villages.**

La croissance rapide de Quito au cours des dernières années est à l'origine de nombreuses modifications dans les rapports qu'elle entretenait avec sa périphérie. En système traditionnel, comme c'est le cas en Équateur, le modèle classique de relations se caractérise par une forte domination urbaine. Cependant, l'étude de deux villages proches de Quito attire l'attention sur une double réalité : un isolement relatif et un comportement négatif à l'égard de la ville. Cette constatation, susceptible de s'appliquer à plusieurs villages répartis autour de la capitale, pourrait en outre expliquer dans une certaine mesure la faible diffusion de l'habitat précaire à Quito.

À l'encontre des généralisations hâtives trop souvent élaborées à partir de concepts globalisants sur les espaces dominés, cette recherche veut présenter et interpréter le système de relations homme-espace dans une perspective conforme à la démarche géographique ou l'enquête sur le terrain et l'observation ont toujours leur place.

**MOTS-CLÉS : Rapports villes-campagnes. Anticipation à des fins spéculatives. Dépendance. Isolement. Village-Dortoir. Quito, Équateur.**

## ABSTRACT

**DENIS, Paul-Yves : Spatial organization and recent changes around Quito : the case of two villages.**

The rapid growth of Quito during the last years has originated numerous changes in the relation patterns with the surrounding area. Within a traditional system, as is the case as far as Ecuador is concerned, the classical model of relations is characterized by a strong urban domination. Nevertheless, the study of two villages near Quito focuses upon a twin reality : a relative isolation and a negative behaviour towards the city. The findings that should apply to many villages scattered around the capital could also explain up to a certain point the weak distribution of slums in Quito.

In opposition to hasty statements worked out from general concepts about dominated areas, this investigation is looking after a presentation and an interpretation of the man-space relation patterns in a perspective corresponding to the geographical approach where the local survey as well as the observation still have their place.

**KEY WORDS : Relations Town and Country. Anticipation for speculative purposes. Dependency. Isolation. Village-Dormitory. Quito, Ecuador.**